

Les émotions dans les espaces publics. Un cadre théorique et méthodologique.

Martin Aranguren

09/04/15

Martin Aranguren est docteur en sociologie. Il a consacré sa thèse, soutenue en 2013 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), au développement d'une méthodologie destinée à intégrer les émotions à l'analyse sociologique. Il réalise actuellement son post-doctorat au laboratoire de recherche URMIS (Université Paris Diderot et CNRS).

Introduction : Comment étudier les émotions relatives à un espace public ?

Visionnage d'une vidéo d'échange voyageur

Cette vidéo, qui présente une situation d'échange voyageur classique (processus de montée et descente des rames quand le train est arrêté à une station), peut constituer un matériau d'étude des émotions dans l'espace public. Un problème territorial se pose dans le métro car la place y est limitée et les individus n'aiment pas être en contact avec des inconnus. Le métro est donc un lieu d'expression d'émotions dans l'espace public. Aux heures de pointe, chaque individu essaie de recréer son espace ; les processus de négociation de la répartition de l'espace sont observables lors des échanges voyageurs.

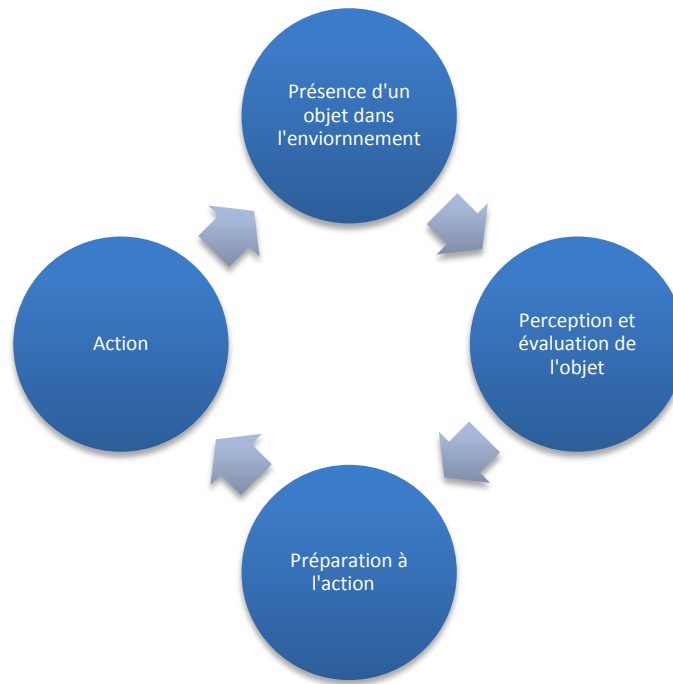
Plan :

1. Penser les émotions en contexte. La théorie des émotions.
2. Les émotions dans les espaces denses.
3. Les émotions, analyseurs du racisme en acte.

PREMIÈRE PARTIE

Penser les émotions en contexte. La théorie des émotions.

Dans ses recherches, Martin Aranguren s'appuie sur la définition des émotions donnée par Nico Frijda (*The emotions*, 1987). Ce dernier établit un cercle des émotions qui peut être représenté comme suit :



De cette définition en plusieurs phases de l'émotion, découlent plusieurs façons d'aborder la problématique des émotions. D'une part, le chercheur peut s'intéresser à la genèse des émotions, à leur cause et à leur développement, c'est-à-dire à ce qui se passe « dans la tête » des individus lorsqu'ils ressentent des émotions. L'objectif est alors de comprendre et de décrire le lien qui peut exister entre la manière qu'ont les individus d'évaluer les choses et la réaction émotionnelle causée par l'action. D'autre part, il peut s'intéresser aux émotions « en contexte », ce qui revient à étudier l'action même des émotions. Dans ce cas, c'est la question du travail des émotions, de leur fonction et de leur accomplissement qui est posée.

Selon les intérêts et objectifs des chercheurs, les émotions peuvent alors être classifiées en fonction de plusieurs critères. Premièrement, on peut distinguer plusieurs types d'émotions en fonction des configurations évaluatives dans lesquelles elles émergent, c'est-à-dire en fonction des caractéristiques de l'étape « perception-évaluation », qui correspond à la situation dans laquelle se forme une émotion. Il est clair par exemple que la jalousie se forme dans une configuration émotionnelle précise, elle est suscitée par une configuration des éléments particulière. Deuxièmement, les émotions peuvent être classifiées en fonction du type de motivation, c'est-à-dire en fonction des caractéristiques de l'étape « préparation à l'action » d'une émotion. La peur et la colère relèvent par exemple de motivations différentes ; si la première conduit à une volonté de fuir et de se protéger, la seconde est une motivation à agir, à attaquer. Troisièmement, une classification peut être établie en fonction du processus d'évolution de la relation entre le sujet et l'objet, qui correspond à l'étape « action » : tandis que cette relation se transforme, l'émotion qui en résulte évolue. Dans la fable du renard et des raisins de Jean de La Fontaine, le renard transforme sa relation au raisin afin de réduire la tension qui le lie à ce dernier : alors qu'il désire dans un premier temps cet objet qu'il perçoit comme une source d'apaisement de sa faim, il décide par la suite de considérer que le raisin n'est pas assez mûr pour être mangé, ce qui lui permet de réduire sa frustration en se détournant de l'objet.

DEUXIÈME PARTIE

Les émotions dans les espaces publics denses

Les études de terrain ont été réalisées à Paris en juin 2012, à Delhi en décembre 2013 et à New York en juin 2014. L'attention s'est portée sur les contacts physiques entre passagers du métro aux heures de pointe. Les individus ressentent une certaine répulsion à être en contact physique avec des inconnus et tentent de résoudre cette situation en se dégageant un espace personnel. Les émotions qui découlent de ces situations de proximité physique dans le métro peuvent alors être étudiées à partir de vidéos. À Paris, les données ont été recueillies aux stations les plus denses (République sur la ligne 5 en direction de Bobigny et Montparnasse sur la ligne 13 notamment), en accord avec la RATP, financeur de l'étude via le CNRS. Une personne (parfois deux) se place en fin de cohorte de montée et porte une caméra-lunette qui filme les échanges voyageurs (en négatif afin de respecter l'anonymat des individus). Ce processus combine l'expression de l'ethnographie puisque la personne fait partie de la situation mais on a aussi un enregistrement auquel on peut accéder plus tard, avec du recul. L'étude aurait pu se contenter des enregistrements des caméras de sécurité de la RATP, mais alors le chercheur n'aurait pas participé à la situation étudiée. Des affiches ont été posées dans les stations de métro concernées afin d'informer les passagers qu'ils étaient susceptibles d'être filmés pour l'enquête. Le même processus a été suivi dans les métros de Delhi et de New-York.

L'étude se fonde sur l'observation des expressions faciales révélatrices d'émotions. Dans la lignée des travaux de Darwin, les études d'Ekman et Friesen dans les années 1970 conduisent à l'idée qu'il y a des expressions d'émotions universelles, et mettent en place un test de reconnaissance pour voir l'accord entre les cultures dans l'identification des expressions et le reconnaissance d'une émotion. On peut ainsi reconnaître universellement un visage qui exprime la peur (travaux de Ekman et Friesen), le mépris (travaux de Izard), l'embarras (travaux de Keltner). Ces expressions se reconnaissent sur les visages des passagers en cas de contact physique. Cette idée d'universalité des expressions a été le point de départ de l'étude des émotions dans les espaces publics et donnent des indices quant à l'interprétation des résultats. Ces émotions dans le métro touchent à des micro-désapprobations, au rejet du contact selon des normes, dont l'ensemble a été étudié par Edward Hall sous le nom de proxémie, en fonction du rapport qu'on a avec les autres (par exemple l'obligation de non-contact avec les inconnus et de contact avec les proches). Ces normes sont variables entre les pays mais la notion de proxémie est invariable, et il y a toujours des réactions émotionnelles en cas de non-respect de ces normes. L'évaluation négative de la proximité dans le métro que l'on observe dans notre culture semble généralisable dans les zones d'étude aux cultures différentes, ce qui n'allait pas de soi. L'universalité de l'existence de cette réaction implique-t-elle que la réaction est la même entre les différents pays ?

Penser les émotions d'un point de vue contextuel demande d'abord de réfléchir au contexte précis étudié. Les travaux de Goffman sur les interactions en face à face ont permis de définir des structures séquentielles qui donnent une forme précise aux interactions. L'exemple le plus connu est celui de l'échange réparateur : à la suite d'un premier événement offensant et à une interrogation de l'offensé, la relation peut suivre deux cours. Soit il y a offre, c'est-à-dire présentation d'une excuse de l'offenseur, suivie d'une acceptation de l'offensé, soit il y a refus, provocation par l'offenseur, ne laissant plus à l'offensé qu'à engager une action violente ou à se retirer. Il y a donc deux options de

séquence : échange réparateur ou duel de caractère. Régulées par une structure interactionnelle, les émotions permettraient de rétablir les relations sociales d'origine.

L'étude des expressions, des messages faciaux se fait par décomposition informatique des photos de visages en des composantes (sourcils froncés, lèvres pincées...) par le système FAX. Dans les vidéos, il faut chercher les événements de contact couplés à des expressions faciales visibles pour constituer une base de données de visages expressifs.

Pour les recherches menées à Paris, des échanges réparateurs entièrement non verbaux servent dans les transports en commun. Un regard de l'offensé (dans le système FAX : 1+2+4) et une expression d'embarras de l'offenseur suffisent comme réparation non verbale. Une alternative est aussi le duel de caractère non verbal : le toucheur retouche le touché, celui-ci a alors une expression de mépris qui indique l'exclusion de l'offenseur de son espace moral. Un logiciel de séquences non aléatoires montre que ces séquences interactionnelles sont bien régulées.

On retrouve à Delhi des séquences semblables : un regard d'interrogation du touché suivi d'un regard d'embarras du toucheur qui fait office de réparation. La séquence du mépris existe aussi. Les résultats de cette étude indiquent qu'il y a des manières transculturelles de gérer des situations dans un environnement semblable et de gérer l'appropriation de l'espace. L'invariance du comportement est liée à un invariant d'environnement d'action. On doit néanmoins émettre des réserves : cette constatation ne signifie pas que les règles de distances interpersonnelles soient les mêmes entre Paris et Delhi. Par exemple lorsqu'il y a contact avec la main en France il faut des excuses verbales, publiques car il y a offense grave. En Inde c'est une offense mineure.

TROISIÈME PARTIE

Les émotions analyseurs du racisme en acte

Ce cadre théorique et méthodologique peut être repris pour étudier le racisme en acte. Comme tout le monde le sait, chacun se dit antiracisme, anti-homophobie, etc. Pourtant, il est clair que tout le monde ne l'est pas. Si l'on veut mesurer le racisme, on ne peut donc pas le faire par des questions directes. Alors comment mesurer le racisme à une époque où personne ne veut être raciste ? Le site même du Front National revendique l'absence de racisme au sein du parti et accuse les partis de gauche d'avoir des pratiques racistes. Cet exemple suffit à montrer que la norme antiracisme est devenue universelle.

L'idée de Martin Aranguren est alors d'appliquer ce protocole pour mesurer les comportements des individus envers différentes catégories sociales. Dans l'espace public, les individus ont fortement recours aux stéréotypes pour agir dans la mesure où ils ne connaissent pas les personnes à qui ils ont affaire. Ainsi, les grandes villes constituent un site privilégié pour l'étude des stéréotypes car tout le monde tend à y agir en fonction de stéréotypes. Le protocole proposé par Martin Aranguren, qui prend lieu dans plusieurs stations du métro parisien, demande de recourir à un comédien. Dès lors que l'attente du métro est supérieure à trois minutes, le comédien s'approche d'un passager (sélectionné au hasard) et lui demande où se trouve la station Émile Zola. Cette station étant peu connue, la réponse à la question demande au passager d'effectuer un travail de recherche

– ce qui ne serait pas le cas si le comédien demandait où se trouvait une station plus connue comme Châtelet. Le comédien informe alors le passager qu’il possède un plan, le sort, et demande à la personne de s’approcher pour lui montrer où se trouve la station. Une fois que le passager lui a montré où se trouvait la station, le comédien demande pour combien de temps il en a. La réponse s’établit généralement autour de 30 minutes. Alors le comédien exprime son problème – il va être en retard pour un entretien d’embauche – et demande à la personne d’utiliser son téléphone portable pour prévenir son potentiel employeur. On a ainsi une gradation dans les demandes de services émises par le comédien.

Une fois ces échanges terminés, le comédien dévoile alors le protocole au passager, ce qui permet de soumettre un questionnaire au passager afin de comprendre les raisons d’actions de l’individu. Ce protocole est répété avec des comédiens de profils différents (une femme française, un homme français, une femme rom, un homme rom, etc.). Pour déterminer les préjugés du passager, Martin Aranguren a recours à l’étude de *l’immediacy*, c’est-à-dire du comportement immédiat de rapport. Par exemple, le fait d’être penché en avant pour un individu ou de sourire signifie qu’il est à l’aise. À l’inverse, le fait qu’une personne détourne les yeux montre qu’elle est mal à l’aise avec ce qui (ou celui/celle qui) est devant elle. Les expressions de préjugés repérées sont alors croisées avec les réponses aux questions, l’objectif étant de comprendre l’origine d’un préjugé (il peut être lié à un conflit social d’intérêt, à la perception d’une menace pour l’individu, à un type de personnalité, etc.). À la fin du questionnaire, la question « À votre avis, le comédien auquel vous avez eu affaire a-t-il des origines ? Si oui, lesquelles ? » est posée afin de déterminer quels groupes sont concernés par les préjugés du passagers. L’objectif est de réaliser ce protocole auprès d’une cinquantaine de passagers pour chaque comédien.

DÉBAT

Q : Les « émotions » étudiées sont du côté de l’expressif, elles sont toujours considérées comme des actions. Peut-on vraiment parler d’émotions pour évoquer des ressentis ?

On ne s’est jamais intéressé à l’expérience vécue elle-même, plus aux émotions observables qu’elle provoque. Cette étude s’inspire de la théorie selon laquelle les émotions sont un mode d’action, confirmée par l’observation. L’observation est toujours guidée par la théorie.

Q : L’espace en tant que lieu où les individus sont dans le présent est très important. Le cas du métro exacerbe vraiment cette situation de réactivité. L’étude de la rame de métro contraint à évaluer un espace très topographique : quel rapport à l’espace cela déclenche-t-il alors ?

On s’est trop habitué à couper l’émotion de son rapport à l’environnement. On s’est habitué à la considérer comme quelque chose qui est dans les profondeurs subjectives. En fait il s’agit de rétablir le lien entre l’émotion et l’environnement qui est producteur de l’objet à l’origine de l’émotion.

Q : Pourquoi parler d’émotion et pas de réaction ? Finalement le mot émotion est assez vague par rapport à la précision de ce que vous analysez.

Je pense que le mot ordinaire d'émotion regroupe plusieurs phénomènes qu'on ne peut pas unifier sous une unique théorie des émotions. Une théorie générale des émotions est impossible, les émotions ne sont pas une catégorie naturelle mais regroupent des objets très hétérogènes. Mais peut-être peut-on travailler dans des sous-domaines qui mis ensemble aideront à construire une théorie des émotions.

Q (Pauline Guinard) : Tu as utilisé des termes utilisés en géographie, notamment le terme de territoire. Peut-on envisager des transactions émotionnelles qui se manifestent territorialement et pas seulement par le visage : des personnes qui se déplacent, etc. ? Peut-on parler de territoire émotionnel ?

Pierre Livet comprend les émotions comme une alarme dès que le territoire a été envahi. Le territoire est dynamique. C'est réducteur de ne parler que des expressions faciales, mais c'est un matériau d'étude très pratique car le visage est révélateur et très accessible, et ce sont des micro-expressions donc sont moins réfléchies que les autres mouvements, elles sont quasi-inconscientes. Mon intérêt pour les expressions faciales résulte surtout de considérations méthodologiques. De plus, dans les espaces de forte densité on est si pressé qu'on ne peut pas vraiment bouger mis à part la tête et le visage. Dans le travail sur le racisme, on ne se centre pas trop sur les expressions faciales, les comportements expressifs sont plus larges et plus évidents car c'est un rapport direct avec le sujet et le lien a lieu sur le quai donc on a plus de place que dans la rame de métro.

Q : Pour le travail sur le racisme il a fallu créer la situation. Qu'est-ce que ça change ? Comment on passe de l'étude de situation qu'on ne crée pas à des situations que l'on crée ? Pourquoi avoir besoin de créer la situation dans le cadre de la 2nde étude alors qu'on n'avait pas eu besoin de le faire dans la 1^{ère} étude ?

La logique de l'enquête est la même, mais dans le premier cas la variable était la densité et on pouvait laisser à l'environnement le soin de la créer. Dans le deuxième cas, on veut contrôler le scénario et la catégorie d'interlocuteurs, ce qui est plus difficile à observer aléatoirement. Le scénario de cette enquête est quand même inspiré d'un contexte réel, on essaie qu'il soit le plus naturel possible.

Q : Pourquoi le choix du mot « racisme » et non pas « catégories sociales » ?

L'utilisation de ce mot a principalement pour but d'attirer l'attention, de réveiller l'auditoire. Mais en fait je parle de préjugés en général : j'étudie aussi la réaction face au genre par exemple.

Q : Comment présentez-vous l'enquête aux personnes interrogées pour ne pas biaiser leurs réponses au questionnaire ?

Nous la présentons comme étude des interactions d'entraide dans le métro. On montre sur quoi on met l'accent mais on ne montre pas tout.